

LES DEUX BALS

I

Madame de Sarnem songeait à marier sa fille. Elle l'avait tenue en chartre privée le plus longtemps qu'elle avait pu, mais Mathilde comptait seize printemps et il en coûtait à la mère de ne plus pouvoir avouer trente-cinq ans.

Il fallait bien vite à la jeune fille un mari, un mari de province qui l'emmenât à cent lieues dans quelque sous-préfecture, ou mieux un baron d'Allemagne, qui triplerait la distance ; au pis aller un mari nomade qui ne toucherait le port de la Chaussée-d'Antin que tous les deux ou trois ans.

Madame de Sarnem se donna un hiver pour caser sa fille et elle résolut de faire danser à cet effet une fois par quinzaine.

Mais les danseurs sont rares, plus rares que les danseuses ; elle pria donc ses amis et surtout Arthur de Morigny, de lui indiquer des sujets.

Arthur inscrivit sur la liste d'invitation les noms de deux de ses camarades, Jules de Breuil et Maxime d'Avreux.

II

Maxime était peintre, d'une famille ancienne, mais à moitié ruinée, en revanche fort beau garçon et garçon d'esprit.

Il se rendit le mardi suivant, vers dix heures, au No 58 de la rue de la Chaussée-d'Antin, nomma madame de Sarnem en passant devant le concierge, qui lui répondit comme d'usage par un grognement inarticulé, et s'engagea dans l'escalier.

Guidé par le son d'une musique lointaine, il s'arrêta devant la porte du second étage qui était ouverte et d'où l'œil entrevoyait une série de vestibules.

Maxime entra jeta son paletot au vestiaire et se dirigea vers la porte du salon en soufflant son nom à un laquais.

Le nom de Maxime se perdit dans un solo de cornet à pistons, et le danseur se faufila parmi les rangs des auditeurs debout. Il avait la vue très basse et remit au prochain entr'acte le soin de découvrir Arthur d'une part, et de l'autre la maîtresse de la maison.

La recherche du premier fut infructueuse, mais une dame qu'il